

LA GASPÉSIE SOUS LE REGARD DE MARC-AURÈLE FORTIN

Réginald Day

Auteur, originaire de Nouvelle

Marc-Aurèle Fortin (Sainte-Rose-de-Laval, 1888 – Macamic, Abitibi, 1970) est attiré très jeune par la peinture. Il en étudie les rudiments auprès des peintres québécois Ludger Larose et Edmond Dyonnet puis, en 1909, se rend à l'Art Institute of Chicago pour parfaire et consolider sa formation artistique. Il commence à exposer dès 1908. En 1934-1935, il séjourne en France et en Italie, où il crée et expose régulièrement. Ce séjour européen aura une grande influence sur la suite de sa carrière. « J'ai voulu créer, dira-t-il, une école du paysage canadien complètement détachée de l'école européenne [...] J'ai été le premier à me dégager de cette emprise. »¹



Marc-Aurèle Fortin à l'œuvre, photographié par sa sœur Blanche, 1934.

Que ce « grand maître de la peinture canadienne »² ait posé son regard artistique sur la Gaspésie constitue assurément un honneur, encore aujourd'hui. Comment rester indifférent, insensible, devant une toile de Fortin représentant la Gaspésie de la première moitié du siècle passé? Il convenait que ce numéro du *Magazine Gaspésie* consacré à l'art rappelle les séjours que cet artiste réputé a faits chez nous entre 1940-1945 et souligne l'influence que nos paysages ont eue sur son cheminement artistique.

Fondation Marc-Aurèle Fortin

Fortin a d'ailleurs avoué que c'est en pratiquant dans les montagnes de la Gaspésie qu'il avait réussi à maîtriser l'aquarelle³. Il s'expliquait ainsi : « L'aquarelle pure, c'est excessivement difficile [...] Quand j'ai commencé, je me suis découragé; j'ai donné ma boîte à un ami. Mais quand j'étais en Gaspésie, il fallait que je trouve un moyen de ne pas avoir trop de bagages, quand je marchais dans les montagnes [...] Alors, j'ai pensé à l'aquarelle. Il y avait un marchand, à Percé, qui avait deux ou trois boîtes d'aquarelles, mais communes. J'ai acheté une boîte de huit pains, puis j'ai commencé, en m'amusant, à faire des pochades, sans bagages, dans les montagnes. Je devais marcher cinq à six

milles, et si j'avais trop de matériel, ça devenait impossible. C'est en m'amusant comme ça que j'ai pris la "twist". »⁴.

Pendant une trentaine d'années, Fortin cherche et nourrit son inspiration en se déplaçant un peu partout dans la province (Laurentides, Vieux-Québec, Île d'Orléans, Charlevoix, Lac-Saint-Jean, Saguenay); en découle une production considérable d'huiles, d'aquarelles, de gouaches, d'encres, de gravures et de dessins inspirés de ses voyages. Fortin est donc un artiste accompli et renommé lorsqu'il écrit⁵, en 1940, qu'il a décidé « d'aller travailler » en Gaspésie, ce « pays féérique »; son enthousiasme est confirmé par l'écrivain Albert Laberge qui écrit que « ce pays fut pour lui une fulgurante révélation »⁶.

Cinq étés en Gaspésie

Le premier séjour avéré de Fortin en Gaspésie date de juillet 1940. Il s'y rend en goélette, à partir de l'île d'Orléans où il s'est installé pour l'été. Comme la chaleur l'incommode beaucoup en raison de son diabète, il juge que le climat marin lui sera plus supportable. Dans ce contexte, on peut penser que ce voyage en Gaspésie ne figurait pas dans ses projets initiaux. Par ailleurs, il semble qu'il y soit venu avant cette année-là, l'expression « pays féérique » permettant de supposer qu'il connaissait déjà la région. Il existe d'ailleurs un de ses tableaux, *Épave à Percé*, qui est daté de 1935⁷.

En mai 1941, il entreprend son deuxième voyage. Il y revient en mai 1942, en juin 1944, puis une dernière fois en mai 1945, « au lendemain d'une tempête de neige », écrit-il. Chacun de ses séjours ayant duré en moyenne trois mois, il a donc vécu au total l'équivalent de plus d'une année en Gaspésie. Dans des messages qu'il adresse à Louis Lange, son marchand de tableaux montréalais, il se plaint souvent, tantôt du mauvais temps qui l'empêche de créer, tantôt de la chaleur qui l'accable.

Son voyage en goélette a été une exception. À partir de 1941, tous ses déplacements suivent le même rituel. Il part de Montréal en autobus avec sa bicyclette et son matériel d'artiste et couche à Mont-Joli ou à Sainte-Flavie. Le lendemain matin, il reprend l'autobus pour le village de Percé⁸. Il loge au *Three Sisters House and Cabins*, propriété de la famille LeBoutillier. Au bout d'un mois environ, il se rend à bicyclette à L'Anse-aux-Gascons (une distance d'environ 72 km de Percé) et s'installe à la villa Patricia, un hôtel appartenant à la famille Morin. Parfois, le curé de Percé, l'abbé Charles-Eugène Roy, le conduit en voiture sur le côté nord de la Gaspésie afin qu'il puisse explorer d'autres coins de la péninsule, tels Grande-Vallée, Mont-Louis, Mont-Saint-Pierre, L'Anse-à-Valleau et Rivière-au-Renard. À propos du littoral nord de la péninsule, il dit : « C'est quelque chose d'inouï, unique au monde, tout différent de Percé. Il faut le voir. »⁹.

À Percé, il est souvent invité à exposer ses aquarelles dans le salon de l'hôtel Burns. Il vend les aquarelles et les petits paysages qu'il peint 10 \$ ou 15 \$. En 1941, ses ventes lui rapportent 1 400 \$¹⁰. En comparaison, son tableau *Baie-Saint-Paul sous la neige* s'est vendu à Toronto pour la somme de 360 000 \$ en 2004.

Comme le pays est en guerre et qu'on craint la venue d'espions allemands, la présence de l'armée canadienne y est importante. Or, l'apparence négligée de Fortin suscite la curiosité et la suspicion des militaires qui ne manquent pas une occasion de l'interroger et de le contrôler, à son plus grand mécontentement. Il faut dire que les personnes qui l'ont connu conviennent toutes qu'il affichait un mépris complet pour l'accoutrement, l'hygiène et la propreté, au point de ressembler à un clochard. D'ailleurs à Saint-Siméon, dans Charlevoix, il avait été expulsé de l'hôtel en raison de sa malpropreté¹¹.

Le journaliste Jean-Pierre Bonneville cite le souvenir qu'en a gardé Patricia Morin, la fille des propriétaires de la villa Patricia : « J'ai vu Marc-Aurèle Fortin à la villa Patricia que dirigeait ma mère. Durant la guerre, il est venu à quelques reprises pendant l'été. Ça faisait pitié de le voir. Il mâchait de la gomme et il était terriblement malpropre. Il avait des bas blancs et des chaussures délabrées qu'il attachait avec de la corde. Il arrivait à la Villa Patricia à bicyclette et chaque fois il semblait venir de Percé, qui est à quarante-cinq milles de L'Anse-aux-Gascons. Il logeait habituellement dans la chambre no 14 qui donnait sur la montagne et non sur la mer. Il peignait surtout sur une petite colline en arrière de la Villa Patricia. C'était un homme qui ne parlait presque jamais [...] Il mangeait dans la salle avec les autres pensionnaires. Il aimait beaucoup les légumes et ne mangeait presque pas de viande. Comme il aimait les légumes frais, il s'en régala dans le jardin de maman. Il sentait à plein nez les oignons qu'il dévorait crus. Il allait peindre sur la côte et parfois, le matin, il partait à bicyclette pour Port-Daniel ou Newport et revenait le soir. Il montait les tableaux à sa chambre et laissait sa bicyclette à la porte de l'hôtel. Je me souviens de ses tableaux du Gros Morne de L'Anse-aux-Gascons. C'était très beau et les couleurs étaient éclatantes. Il restait chez nous un mois à un mois et demi. »¹²

La production de Fortin est considérable. L'historien et critique d'art Guy Robert lui attribue quelque 8 000 œuvres, dont 2 000 huiles sur toile¹³. Il est presque certain qu'il y en a eu bien davantage. Sa production gaspésienne, cependant, ne semble pas avoir été aussi importante que celle de Charlevoix. Il est possible que les aléas de la température, dont il se plaignait, en soient partiellement la cause. Sachant par ailleurs qu'une quantité considérable de ses œuvres ont été dispersées et même détruites par l'infâme Albert Archambault, on peut penser qu'une partie de celles sur la Gaspésie l'a été aussi¹⁴.

L'influence de la Gaspésie dans l'œuvre de Fortin

« Fortin, écrit Bonneville, a laissé de la Gaspésie des aquarelles et des huiles qui sont parmi les plus belles de son œuvre. C'est à Percé et à L'Anse-aux-Gascons qu'il a trouvé ses plus beaux accents gaspésiens, bien que certains de ses ports de pêche, enlevés avec une maestria magique, soulèvent facilement l'enthousiasme quand ils apparaissent aux cimaises [...] Ses études en vert, amples et bien composées, comptent parmi les plus beaux tableaux de chevalet de Fortin et *L'Anse-aux-Gascons dans la verdure* est de cette qualité. »¹⁵

Lors de la grande exposition consacrée à Fortin, présentée au Musée national des beaux-arts du Québec en 2011, Richard Foisy écrivait dans le catalogue : « Les séjours gaspésiens de Fortin [...] sont pour lui l'occasion de s'attaquer à de nouveaux sujets. Loin des vieilles maisons des bords de route et des croix de chemin, loin des ormes de Sainte-Rose, loin aussi de son cher quartier d'Hochelaga, il se confronte maintenant aux furies ou au calme de la mer, séduit par les "effets des couleurs splendides comme en Bretagne". De son crayon ou de son pinceau, il saisira les goélettes au repos, ou ballottées par les flots, les mâts aux échelles et aux cordages compliqués, les pêcheurs et leurs activités journalières, les cabanes sur pilotis, les épaves qui sont posées là sur la rive dans la beauté de leur abandon, sans oublier évidemment le maître des lieux, le rocher Percé, à la fois immobile et changeant selon l'heure et la lumière, à la masse âpre et acérée, qui pointe son nez en l'air et qu'auréole un vol perpétuel de mouettes et de fous de Bassan. Sur le versant sud de la péninsule, Fortin découvre le pays "inouï" des villages de L'Anse-aux-Gascons et de Newport, où la terre et la mer se font un partage équitable du monde. L'inspiration est au rendez-vous, le peintre franchit une nouvelle étape tant technique que picturale. C'est une autre couleur de terre, de roche, de verdure, d'eau et de ciel qui s'offre à lui; tout objet, maison ou barque, lui présente une matière neuve et propose un défi à son pinceau et à son ingéniosité de technicien. »¹⁶.

Une fin de vie tragique

À partir du milieu des années 1950, la maladie met fin à la carrière prolifique de Fortin; il ne produit plus rien de remarquable. Son diabète fait des ravages : il est amputé d'une jambe en 1955, de l'autre en 1959 et il perd la vue en 1966. À Sainte-Rose, ses conditions de vie sont misérables, empreintes de graves abus et de grande négligence de la part d'Albert Archambault qu'il a eu le malheur de désigner son mandataire et fondé de pouvoir. Son ami, le mécène René Buisson, prend alors l'initiative de le placer en sécurité à l'Hôpital Saint-Jean de Macamic en Abitibi, où il peut bénéficier de soins adéquats. Buisson aura ainsi contribué à ce que ce grand peintre paysagiste, devenu membre de l'Académie royale des arts du Canada en 1942, retrouve sa dignité ainsi qu'une qualité de vie¹⁷.

Marc-Aurèle Fortin, « le grand chantre de la Gaspésie »¹⁸, est décédé le 2 mars 1970, âgé de 81 ans.

¹ http://www.fondationmafortin.org/fr/maf_f.html

² Ce sont les mots du galeriste Jean-Pierre Valentin dans son introduction au livre de Jean-Pierre Bonneville, *Marc-Aurèle Fortin en Gaspésie*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1980, p. 12.

³ <https://www.galerievalentin.com/art-contemporain/marc-aurele-fortin/biographie.php>

⁴ Cité dans René Buisson, *Marc-Aurèle Fortin, un maître inconnu*, Montréal, Musée Marc-Aurèle Fortin, 1995, p. 30 et dans Guy Robert, *Marc-Aurèle Fortin – L'homme à l'œuvre*, Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1976 p. 82.

⁵ Document reproduit dans Richard Foisy, « Portrait d'une vie », *Marc-Aurèle Fortin – L'expérience de la couleur*, (sous la direction de Michèle Grandbois), Québec, Musée national des beaux-arts du Québec/Les Éditions de l'Homme, 2011, p. 42.

⁶ Albert Laberge, *Journalistes, écrivains et artistes*, Montréal, édition privée, 1945, p. 177.

⁷ Ce tableau est reproduit dans René Buisson, *op. cit.*, p. 158.

⁸ Selon ce qu'il a déclaré à Bonneville, *op. cit.*, p. 28, en 1967, il aurait fait ses voyages avec Alexander Bercovitch (1891-1951), un peintre juif d'origine ukrainienne installé à Montréal depuis 1926. Les deux artistes ont souvent travaillé ensemble en Gaspésie : « On a peint ensemble à Percé, à Port-Daniel, à Newport, à L'Anse-à-Beaufils et dans d'autres villages », a précisé Fortin. En dépit d'une large exposition de ses œuvres et d'excellentes critiques, Bercovitch a toujours vécu dans la pauvreté, n'ayant pas été en mesure de vendre ses œuvres dans un marché de l'art canadien très prudent et conservateur à l'époque.

⁹ Cité dans Guy Robert, *op. cit.*, p. 269.

¹⁰ René Buisson, *op. cit.*, p. 117.

¹¹ *Ibid.*, p. 115-116.

¹² Jean-Pierre Bonneville, *op. cit.*, p. 33-34.

¹³ Guy Robert, *op. cit.*, p.20.

¹⁴ La personne engagée par Albert Archambault pour déménager les biens de l'artiste lorsque son atelier fut exproprié, en 1958, a avoué avoir jeté « certainement 1 500 » tableaux. Voir René Buisson, *op. cit.*, p. S169.

¹⁵ Jean-Pierre Bonneville, *op. cit.*, p. 36.

¹⁶ Richard Foisy, *op.cit.*, p. 43-44.

¹⁷ http://www.fondationmafortin.org/fr/buisson_fr.html

¹⁸ L'expression est du journaliste Maurice Huot, « L'œil limpide de Marc-Aurèle Fortin », *La Patrie*, 26 octobre 1949, p. 16.